

BALL ROOM

r e v u e . n e t

Certain·e·s l'ont repéré dans les créations de Samuel Mathieu, La Cavale ou Cyril Viallon : Lionel Bègue, né et formé à la Réunion puis au CNSMD Lyon, proposait ce jeudi 06 février sa première création au Bateau Feu, scène nationale de Dunkerque, *La Fuite*.

A l'origine de la pièce, le jeune chorégraphe invoque un faisceau de racines, un alignement de planètes. D'abord, le contact avec la maladie d'Alzheimer, et cette période où les malades ont conscience qu'ils perdent la mémoire – une phase douloureuse, où l'on observe sa chute inéluctable : une parfaite tragédie. Ensuite, il y a la découverte du mythe d'Actéon. Le chasseur égaré surprend Diane prenant son bain, la déesse le condamne à être changé en cerf, à devenir une proie pour ses compagnons. Tragique également. Enfin, il y a la découverte de l'enivrante partition de *La nuit transfigurée*, d'Arnold Schönberg (1899), œuvre romantique pour cordes aux grandes envolées lyriques, narrative, fabuleuse. Le déclencheur est la rencontre avec Ludovic Rogeau, directeur du Bateau Feu, qui le soutient : « *J'apprécie tout particulièrement sa danse physique et sensible, ainsi que sa présence rayonnante sur les plateaux.* » Ensemble, ils portent *La Fuite*, solo intense d'une heure, où Bègue rejoue la scène d'Actéon, se regardant dans la rivière, observant avec résignation sa transformation en animal, en proie vouée à mourir. Un double mouvement de dégénérescence et de disparition. Ni purement narratif, ni parfaitement conceptuel, le cheminement de *La Fuite* est voulu lisible et sensible.



Aucun décor, juste une boîte noire et un tapis de danse blanc sur lequel apparaît, alors que la scène s'éclaire peu à peu, un Lionel Bègue pied nus, en pantalon bleu et t-shirt ocre, arpentant

une diagonale d'un pas assuré, tout en tours et demi-tours, baigné dans l'ouverture de la musique de Schönberg. La musique nous plonge dans le conte, dans une histoire lointaine. Le geste et le costume sont, eux, intemporels. Sa diagonale va et vient, se répète. Le pas devient hésitant, de rares bras attrapent l'air, renforcent l'énergie décidée de celui qui semble traverser la forêt – car tout le laisse imaginer : la musique, comme un clair de lune, et la lumière blanche, qui semble filtrer entre des arbres. A mesure que ses diagonales s'empilent, le geste change. Plus de bras qui font tourner, plus de rondeur dans le haut du dos, de torsions du buste, du bassin, de mains qui passent sur la nuque, dessinent une couronne sur son crâne nu. De la marche du début, il ne reste déjà plus rien. Les diagonales s'estompent. Il chute, se relève, s'enfonce dans de grands pas, mais le geste continue, sans saccades, inéluctablement. Schönberg lui-même s'efface doucement derrière un bruit de pales qui tournent, rythmant invariablement une respiration, on croirait presque entendre les trois temps d'une valse. Il vient au sol de plus en plus, son souffle raccourcit, son dos s'arrondit toujours plus, ses mains montent et descendent comme pour retenir l'air, le temps ou l'énergie de l'homme vif qu'il était encore il y a quelques instants. Noir. Lumière. Sol. Noir. Lumière. Il se relève, silence. Il ne bouge plus. Schönberg reprend, plus lyrique encore, tout en nappes de violons. La lumière scintille. Sa danse est devenue animale, sautillante, ornée de poses de combat ou de triomphe qui s'estompent aussitôt, tant la bête se voit déjà mourir. Il ne tient plus. Ne danse plus. Il fait face à l'instant, le regard planté droit devant lui. La transpiration le noie, symbole de son épuisement autant que de l'expérience du temps qui passe. Et alors que le lyrisme de la musique s'estompe, la lumière décroît, et l'homme disparu s'évapore à son tour dans la pénombre.



Une heure s'est passée sans qu'il s'arrête un instant. L'intensité de son émotion est palpable : il s'est engouffré dans sa danse, qui l'a dévoré, l'a emmené vers l'épuisement, vers sa fin. Au spectateur qui lui demande, à l'issue du spectacle, s'il est heureux de son solo, il répond : « Très ! Mais c'est très difficile de faire un solo pour soi, d'être à la fois dedans et dehors, interprète et chorégraphe. Je n'y retournerai pas de sitôt ! » Et nous, on aimerait le revoir encore, tant la conception de cette pièce montre l'intelligence du propos et la générosité de l'émotion. Le public s'est emparé de l'œuvre, s'est raconté des histoires, s'est retrouvé dans l'approche. **Brillant.**

La Fuite, de Lionel Bègue

- du 06 au 08 février au Bateau Feu (Dunkerque)
- le 29 mars à la scène du Louvre-Lens (Lens)
- le 05 avril au Colisée / CCN de Roubaix
- le 27 juin au château d'Hardelot

Photos © Ricci.